

LE MENSONGE ET LA DÉSINFORMATION EN POLITIQUE

Quand le pouvoir falsifie le monde commun

I. La spécificité radicale du mensonge politique

Tous les mensonges que nous avons traversés jusqu'ici — protecteur, de séduction, égoïste, par déformation, de mauvaise foi — partagent une caractéristique commune : ils s'exercent dans un **espace interpersonnel limité**. Ils mettent en jeu des individus, des relations, des histoires singulières.

Le mensonge politique est d'une nature fondamentalement différente. Il ne s'exerce pas entre individus — il s'exerce sur le **monde commun** lui-même. Il ne dissimule pas une vérité privée — il falsifie la **réalité partagée** sur laquelle repose la possibilité même de vivre ensemble. Et c'est pourquoi Hannah Arendt, qui lui a consacré ses analyses les plus profondes, y voyait non pas un vice parmi d'autres mais une **menace ontologique** pour la démocratie.

Le menteur ordinaire vit dans un monde dont il reconnaît la réalité — il veut simplement que l'autre la perçoive différemment. Le menteur politique, dans sa forme la plus radicale, ne se contente pas de dissimuler des faits. Il **substitue une réalité à une autre**. Il ne cache pas le monde — il en construit un autre à la place.

II. Platon et le *gennaion pseudos* — La fondation philosophique

Platon a posé la question du mensonge politique avec une franchise déconcertante dans la *République* (Livre III). Il théorise le *gennaion pseudos* — le **mensonge noble** — comme un instrument légitime du gouvernement des philosophes-rois.

Ce mensonge fondateur consiste à faire croire aux citoyens que leurs aptitudes naturelles — leur appartenance aux classes des gardiens, des auxiliaires ou des producteurs — leur ont été assignées par la nature et les dieux, non par la décision humaine. C'est un **mythe politique** délibérément construit pour assurer la cohésion sociale.

La position platonicienne est vertigineuse dans sa logique : ceux qui *savent* (les philosophes) sont fondés à mentir à ceux qui *ne savent pas* (le peuple), pour le bien de la cité. Le mensonge noble est une **forme de paternalisme épistémique absolu** — l'élite qui construit la réalité que la masse habitera.

Ce que Platon a formulé comme idéal philosophique, l'histoire politique en a fait la pratique ordinaire du pouvoir. Tout régime qui se croit en possession d'une vérité supérieure que le peuple *ne peut pas comprendre* rejoue la logique du mensonge noble — qu'il soit théocratique, totalitaire, technocratique ou simplement élitiste.

Strauss (*Persecution and the Art of Writing*) poussera cette logique jusqu'à théoriser l'**écriture ésotérique** : les grands penseurs politiques ont toujours communiqué leur vérité réelle en filigrane, réservant la surface du texte aux vérités consommables par le vulgaire. Ce n'est pas du mensonge — c'est une **architecture du savoir politiquement stratifiée**.

III. Machiavel et la raison d'État — Le mensonge comme technique de pouvoir

Machiavel (*Le Prince*, 1513) accomplit le geste philosophique décisif qui fonde la pensée politique moderne : **séparer la politique de la morale**. Le Prince doit savoir être à la fois lion et renard — la force et la ruse. Mentir, tromper, feindre sont des instruments du pouvoir aussi légitimes que la force armée.

"Il est nécessaire que le prince soit un grand simulateur et dissimulateur." Ce n'est pas un éloge du mensonge — c'est une **description réaliste** de ce que le maintien du pouvoir exige dans un monde où tous les autres acteurs mentent également.

Machiavel n'invente pas le mensonge politique — il le **nomme et le théorise** avec une honnêteté qui a scandalisé cinq siècles de lecteurs. Ce scandale est lui-même instructif : nous préférons ne pas savoir que le pouvoir ment, et nous punissons celui qui l'affirme. C'est une forme de **mauvaise foi collective** appliquée au politique.

Raison d'État (*Ragion di Stato*) — le concept forgé par Giovanni Botero en 1589 à partir de Machiavel — désigne précisément cet espace où les impératifs de la survie et de l'efficacité étatiques justifient ce qui serait criminel dans l'espace privé. Le mensonge politique trouve ici sa **légitimation institutionnelle** : certains secrets, certaines déformations, certaines manipulations sont *nécessaires* à la conduite des affaires publiques.

La question n'est donc pas naïvement "*les politiques mentent-ils ?*" — ils le font, ils l'ont toujours fait, et le nier serait la première forme de désinformation. La vraie question est : **quand le mensonge politique est-il supportable, et quand devient-il destructeur de la possibilité même du politique ?**

IV. Hannah Arendt — L'analyse fondamentale

Hannah Arendt a fourni l'analyse philosophique la plus rigoureuse et la plus profonde du mensonge politique dans deux textes essentiels : *Vérité et Politique* (1967) et *Du Mensonge en Politique* (1972, après la publication des *Pentagon Papers*).

Sa thèse centrale est d'une précision chirurgicale : **le mensonge politique moderne n'est pas de même nature que le mensonge traditionnel**.

Le mensonge *traditionnel* — diplomatique, stratégique, de guerre — dissimule quelque chose de précis à un adversaire identifié. Il reconnaît implicitement l'existence de la vérité qu'il cache. Il est *localisé* et *finalisé*.

Le mensonge *moderne* — totalitaire ou désinformatif — est d'une ambition radicalement différente. Il ne cache pas une vérité : il **la remplace**. Il ne dit pas "*ceci ne s'est pas passé là où tu crois*" — il dit "*ceci ne s'est pas passé du tout*", "*ceci n'existe pas*", "*ta perception de la réalité est fausse*". C'est une **entreprise de déréalisation du monde commun**.

Arendt introduit une distinction philosophique cruciale entre deux types de vérités que la politique peut menacer. La **vérité rationnelle** — les vérités de la raison et des mathématiques — est relativement résistante au pouvoir politique, car elle peut toujours être reconstruite à

partir de ses fondements. La **vérité de fait** — ce qui s'est réellement passé, les événements historiques, les actes accomplis — est d'une fragilité radicale. Elle peut être niée, effacée, déformée, et sa destruction est *irréversible*. Quand les témoins meurent, quand les archives disparaissent, quand la mémoire collective est systématiquement réécrite — la vérité factuelle peut disparaître pour toujours.

"La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie." Cette phrase d'Arendt contient toute la philosophie politique de la vérité : **la démocratie ne repose pas d'abord sur la liberté de penser — elle repose sur la stabilité d'un monde factuel commun** à partir duquel la pensée libre devient possible.

V. Lecture jungienne — L'exploitation des archétypes collectifs

Jung a apporté à la compréhension du mensonge politique une dimension que ni Arendt ni les politologues n'ont explorée avec la même profondeur : **la dimension psychique collective**.

Dans son essai *Wotan* (1936), Jung analyse le nazisme non comme un phénomène politique ordinaire mais comme une **possession archétypale collective**. Un peuple humilié, blessé dans son narcissisme national, soumis à une économie effondrée et à une identité collective dévastée, devient vulnérable à une *inflation psychique collective* — une possession par des archétypes puissants.

Hitler n'a pas simplement menti au peuple allemand — il a **activé des contenus archétypaux inconscients** avec une intuition saisissante : l'archétype du Héros-Sauveur qui relève la nation humiliée, l'archétype de l'Ennemi comme Ombre collective projetée sur les Juifs, l'archétype du Chef charismatique porteur de la *mana* collective. La **propagande nazie** est, dans ce cadre jungien, un système élaboré d'activation et de manipulation des archétypes collectifs.

Cette analyse a des implications considérables pour comprendre la désinformation politique. Elle signifie que le mensonge politique le plus efficace n'est pas celui qui argumente le mieux contre la raison — c'est celui qui **parle le plus directement à l'inconscient collectif**. Les images, les symboles, les récits mythiques, les émotions primitives — peur, colère, humiliation, fierté — sont des vecteurs de manipulation politique beaucoup plus puissants que les arguments rationnels.

Le démagogue moderne instinctivement comprend ce que Jung formule théoriquement : **pour influencer une masse, il faut descendre sous le niveau de la raison consciente et s'adresser directement aux complexes et aux archétypes**. "*L'Étranger qui menace*", "*La Nation trahie*", "*Le Peuple pur contre les élites corrompues*" — ces narratifs sont efficaces non parce qu'ils sont vrais, mais parce qu'ils **résonnent avec des structures psychiques profondes** universellement humaines.

Le **bouc émissaire** est peut-être le mécanisme jungien le plus important dans la désinformation politique. La **projection collective de l'Ombre nationale** sur un groupe désigné — qu'il soit ethnique, religieux, idéologique ou social — permet de nier les propres défaillances collectives en les attribuant à l'autre. "*Ce n'est pas nous qui sommes corrompus — c'est eux.*" Ce mécanisme est **intrinsèquement mensonger** — il déforme la réalité des

causes et des responsabilités — mais il est psychiquement soulageant, ce qui le rend politiquement irrésistible.

VI. Freud et la psychologie des masses — La régression collective

Freud, dans *Psychologie des Foules et Analyse du Moi* (1921), fournit le cadre psychanalytique fondamental pour comprendre pourquoi le mensonge politique *fonctionne* — pourquoi des populations intelligentes, éduquées, individuellement rationnelles, peuvent collectivement adhérer à des mensonges grossiers.

La foule — et par extension la masse politique — régresse vers des modes de fonctionnement psychique primaires. Le **surmoi individuel** s'efface au profit d'une identification collective au chef. L'**examen critique de réalité** se suspend. Le **processus secondaire** (pensée rationnelle, logique, temporelle) cède la place au **processus primaire** (pensée magique, anachronique, hallucinatoire).

Dans la foule, l'individu retrouve une toute-puissance primitive — il appartient à quelque chose de plus grand que lui, il partage la puissance du chef, il est délivré de l'angoisse de la liberté individuelle. Le **leader** devient une figure paternelle idéalisée sur laquelle se transfèrent les investissements libidinaux du moi-idéal individuel.

Ce mécanisme rend la foule *imperméable à la vérité factuelle* : quand la vérité menacerait l'objet d'amour collectif — le chef, le parti, la nation — elle est rejetée non par raisonnement mais par **nécessité psychique**. Croire le mensonge protège le lien libidinal. Accepter la vérité exigerait de perdre l'objet d'amour — et cette perte est insupportable.

Wilhelm Reich (*La Psychologie de Masse du Fascisme*, 1933) radicalise cette analyse : le fascisme n'est pas une aberration historique — c'est la **structure du caractère autoritaire** portée à l'échelle politique. Les masses ne sont pas dupées passivement — elles *désirent* leur propre oppression parce qu'elle les libère de l'angoisse de la responsabilité. Le mensonge du chef est **désiré** parce qu'il offre une réalité simple, structurée, dispensant de penser.

Erich Fromm (*La Peur de la Liberté*, 1941) prolonge cela : la **fuite devant la liberté** est la dynamique psychologique fondamentale qui rend les masses vulnérables au mensonge politique. La liberté réelle implique l'angoisse, l'incertitude, la responsabilité. L'**autorité** — même mensongère — offre un refuge : quelqu'un d'autre pense, quelqu'un d'autre décide, quelqu'un d'autre porte la charge de la réalité.

VII. La propagande — Architecture institutionnelle du mensonge

Jacques Ellul (*Propagandes*, 1962) a produit l'analyse la plus systématique et la plus lucide de la propagande comme phénomène moderne. Sa thèse centrale est contre-intuitive et décisive : **la propagande moderne ne s'adresse pas aux ignorants — elle s'adresse aux éduqués.**

L'individu instruit, informé, qui *croit* penser par lui-même, est en réalité plus vulnérable à la propagande que l'ignorant. Car il a davantage d'informations à rationaliser, davantage de cohérence narrative à maintenir, et davantage d'investissement dans sa propre image de

penseur autonome. La propagande ne lui impose pas des idées — elle **organise ses opinions préexistantes** de façon à les canaliser politiquement.

Ellul identifie deux formes fondamentales. La **propagande d'agitation** vise à susciter l'action immédiate — elle mobilise les passions, simplifie les enjeux, désigne les ennemis, appelle à l'action. La **propagande d'intégration** est plus subtile et plus profonde — elle vise à socialiser les individus dans un système de valeurs et de perceptions partagées qui leur semble naturel et évident. C'est la propagande du temps ordinaire, invisible précisément parce qu'elle a réussi à se faire passer pour la réalité.

Edward Bernays (*Propaganda*, 1928 ; *Cristallisation de l'Opinion Publique*) est la figure fondatrice des relations publiques modernes — et l'un des grands architectes de la manipulation de masse du XXe siècle. Neveu de Freud, il applique consciemment les mécanismes psychanalytiques de l'inconscient à la manipulation des masses. "*La manipulation consciente et intelligente des habitudes et des opinions organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique.*" La désinformation politique contemporaine est l'héritière directe de la méthode Bernays.

Walter Lippmann (*Public Opinion*, 1922) introduit le concept de **pseudo-environnement** : entre l'individu et la réalité s'interpose une représentation construite — le "*monde dans notre tête*" — qui est toujours une simplification, une déformation, une sélection. Le travail politique consiste à **contrôler ce pseudo-environnement** — à décider quelles images mentales la population habitera. La démocratie, selon Lippmann — et c'est une vision inquiétante — requiert des "*fabricants de consentement*" qui gèrent la représentation de la réalité pour une masse incapable de traiter la complexité du monde réel.

VIII. La désinformation contemporaine — Nouvelles formes, nouvelles amplitudes

Si le mensonge et la propagande sont aussi vieux que le pouvoir, la **désinformation contemporaine** présente des caractéristiques qualitativement nouvelles qui modifient profondément le paysage politique.

L'**architecture des réseaux sociaux** n'est pas neutre. Elle est structurellement optimisée pour l'**engagement émotionnel** — or les émotions les plus engageantes sont la colère, la peur, le dégoût, l'indignation. La vérité factuelle, souvent nuancée et complexe, génère moins d'engagement que l'outrage simple et l'information extrême. Les algorithmes amplifient mécaniquement la désinformation non par malveillance mais par **logique économique** : le mensonge outrageant *performe* mieux que la vérité nuancée.

Eli Pariser (*The Filter Bubble*, 2011) a théorisé les **chambres d'écho** algorithmiques : en optimisant l'expérience utilisateur par la personnalisation, les plateformes créent des environnements informationnels homogènes qui confirment les croyances préexistantes et excluent les informations contradictoires. Le résultat est une **fragmentation de la réalité partagée** : différentes populations habitent des pseudo-environnements radicalement différents, parfois incompatibles, nourris par des flux d'information contradictoires où chacun croit avoir accès aux "*vrais*" faits.

La **désinformation russe contemporaine** a théorisé une approche radicalement nouvelle que les analystes ont nommée le "*firehose of falsehood*" — le tuyau d'incendie du mensonge. Plutôt que de promouvoir un récit alternatif cohérent (comme la propagande soviétique classique), cette approche **inonde l'espace informationnel de récits contradictoires** en quantité massive. L'objectif n'est pas de convaincre — c'est de **désorienter**, de rendre toute distinction entre vrai et faux impossible, de produire une **nihilisme épistémique** qui décourage toute confiance dans quelque information que ce soit.

Les **deepfakes** et l'**intelligence artificielle générative** ouvrent un horizon encore plus troublant : la possibilité de produire des images, sons et vidéos indiscernables de l'authentique représentant des personnes réelles disant des choses qu'elles n'ont jamais dites. Nous entrons dans l'ère où **la vérité factuelle visuelle et sonore** — le dernier rempart du réel partagé — devient radicalement contestable.

IX. Les mécanismes psychologiques exploités — Un catalogue

La désinformation politique est efficace parce qu'elle exploite des **biais cognitifs et émotionnels** universellement humains, identifiés par la psychologie cognitive et sociale :

L'**illusory truth effect** — **l'effet de vérité illusoire** — est peut-être le plus fondamental : une information *répétée* paraît plus vraie qu'une information entendue une seule fois, indépendamment de sa véracité réelle. La répétition crée une **fluidité de traitement** qui est ressentie comme familiarité, et la familiarité est interprétée comme vérité. C'est le principe de base de la propagande : *répéter, répéter, répéter*.

Le **biais de confirmation** conduit les individus à rechercher, interpréter, favoriser et se souvenir des informations qui confirment leurs croyances préexistantes. La désinformation ciblée exploite ce biais en **calibrant ses messages** sur les croyances et valeurs préexistantes de sa cible — elle ne convainc pas, elle *confirme*.

La **pensée tribale** — mécanisme évolutif de cohésion du groupe — conduit à **évaluer la véracité d'une information en fonction de sa source** plutôt que de son contenu. Si l'information vient de "*nous*", elle est vraie ; si elle vient d'"*eux*", elle est suspecte. La désinformation politique exploite systématiquement cette heuristique en construisant des **identités épistémiques tribales** : il existe des faits "*de gauche*" et des faits "*de droite*", des scientifiques fiables et des scientifiques "*à la solde de*".

La **peur** est le vecteur émotionnel le plus puissant de la désinformation. Les neurosciences ont montré que la peur **inhibe le traitement cortical** — elle réduit la capacité d'évaluation critique et active des réponses réflexes primitives. La désinformation politique qui active la peur — de l'étranger, du changement, du chaos, de l'ennemi — contourne littéralement les capacités réflexives de son audience.

X. La crise épistémique — La destruction de la réalité partagée

Timothy Snyder (*The Road to Unfreedom*, 2018) a théorisé la **politique de l'éternité** comme alternative à la **politique de la nécessité**. La politique de la nécessité — libérale et progressiste

— croit en un temps linéaire, en des problèmes solubles, en un progrès possible. La politique de l'éternité **nie le temps historique** : elle substitue au récit d'un avenir ouvert le mythe d'un passé glorieux perpétuellement menacé. Elle ne propose pas des solutions — elle désigne des ennemis. Elle ne décrit pas la réalité — elle produit un **sentiment de victimisation permanente** qui justifie tous les moyens.

Dans ce cadre, la désinformation n'est pas un instrument parmi d'autres — elle est **constitutive** de la politique de l'éternité. Car une politique qui ne peut offrir d'avenir doit impérativement contrôler le passé et le présent. La vérité factuelle — irréductible, têtue, documentée — est son ennemie principale.

Michela Marzano et d'autres philosophes contemporains parlent d'une véritable **crise épistémique démocratique** : pour la première fois dans l'histoire moderne, c'est la notion même de *fait* — non pas l'interprétation des faits, mais leur existence — qui est politiquement contestée. Les *"alternative facts"* de Kellyanne Conway (2017) ne sont pas une gaffe de communication — ils sont l'expression parfaitement cohérente d'une politique pour laquelle la réalité factuelle n'a pas de statut contraignant.

Arendt avait prévu cela avec une précision prophétique : *"Si tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez les mensonges mais que personne ne croit plus rien."* La destruction de la confiance épistémique est plus grave encore que la diffusion de fausses croyances — car elle **détruit la capacité même à distinguer**, et donc à penser politiquement.

XI. Le paradoxe du désinformateur — Quand le pouvoir croit ses propres mensonges

L'un des phénomènes les plus troublants que les analystes politiques ont identifié est celui que Arendt nommait l'**auto-tromperie du pouvoir**. Les *"image makers"* — conseillers en communication, spin doctors, architectes de récits — commencent par construire délibérément des images de substitution à la réalité. Mais à force de vivre dans ces images, à force de les défendre et de les promouvoir, ils *finissent par y croire*.

C'est la rencontre exacte du mensonge politique et de la mauvaise foi sartrienne. Le désinformateur professionnel est d'abord un **menteur conscient** — il sait qu'il déforme. Puis il devient un **sujet en mauvaise foi** — il sait-sans-savoir. Puis, dans les cas extrêmes, il devient un **délirant** — il ne sait plus du tout.

Les exemples historiques abondent : des dirigeants de régimes totalitaires qui croyaient sincèrement leur propre propagande au point de prendre des décisions militaires catastrophiques fondées sur leurs propres falsifications. Des conseillers politiques qui avaient tellement vécu dans leur stratégie de communication qu'ils avaient perdu le fil de la réalité. Des idéologues qui avaient tellement réécrit l'histoire qu'ils ne pouvaient plus distinguer la réécriture de l'événement.

C'est ce que Arendt désignait comme le **risque ultime** du mensonge politique systématique : non pas que le peuple soit trompé, mais que **le pouvoir lui-même perde contact avec la réalité** — et prenne des décisions dans un monde fictif qu'il a lui-même construit.

XII. La résistance — Conditions de la santé épistémique démocratique

Face à la désinformation politique, la philosophie, la psychologie et la clinique convergent vers plusieurs conditions nécessaires à la **résistance épistémique**.

La pensée critique incarnée — non pas comme méthode abstraite mais comme **habitude de vie** — est la condition première. Snyder appelle à "*croire en la vérité*" non pas naïvement — en croyant tout ce qu'on lit — mais au sens d'une **discipline épistémique active** : vérifier les sources, distinguer faits et interprétations, tolérer l'incertitude plutôt que de la résoudre dans une narrative commode.

L'éducation aux médias — la capacité à analyser la construction des messages, à identifier leurs sources d'intérêt, à reconnaître les techniques de manipulation — est une **nécessité civique** au même titre que la lecture et l'écriture. Comme le soulignait Ellul, la propagande devient invisible quand on ne sait pas la voir.

Du côté jungien, la résistance passe par l'**intégration de l'Ombre collective** — la capacité d'un peuple à reconnaître ses propres défaillances, ses propres responsabilités historiques, ses propres peurs projetées sur l'autre, plutôt que de se laisser séduire par des récits qui en attribuent toutes les causes à l'extérieur.

Du côté psychanalytique, la résistance passe par le maintien d'une **capacité de deuil** — pouvoir accepter que la réalité soit décevante, complexe, non héroïque, non manichéenne. Les récits désinformatifs prospèrent sur l'incapacité au deuil : quand on ne peut pas supporter la complexité et la limite, on est prêt à accepter n'importe quelle simplification qui rende le monde à nouveau lisible.

Enfin, Arendt insistait sur une condition irremplaçable : l'**espace public** — des institutions, des médias, des tribunaux, des universités — capables de maintenir et de défendre la vérité factuelle indépendamment des intérêts politiques. La démocratie n'est pas seulement un système de vote — c'est une **infrastructure épistémique** dont la désinformation est la principale menace.

XIII. Ce que la désinformation révèle — La fragilité du monde commun

En dernière analyse, le mensonge et la désinformation en politique révèlent une vérité profonde et inconfortable : **le monde commun est fragile**. La réalité partagée que nous habitons ensemble n'est pas un donné naturel — c'est une **construction collective** qui requiert un effort permanent de maintenance, d'institutions, de pratiques, de langage commun.

La désinformation politique est possible parce que ce monde commun n'a jamais été aussi solide qu'il le semblait. Elle est efficace parce qu'elle exploite des failles réelles — des inégalités vécues, des humiliations non reconnues, des angoisses non traitées. Elle est

dangereuse non parce qu'elle serait extérieure à la démocratie, mais parce qu'elle **pousse à l'extrême des tensions qui lui sont internes.**

La réponse ne peut donc pas être purement technique — des *"fact-checkers"* contre des *"fake news"*. Elle doit être à la hauteur de la profondeur du phénomène : **politique**, pour traiter les injustices qui alimentent la vulnérabilité aux récits complotistes ; **éducative**, pour former des citoyens épistémiquement robustes ; **institutionnelle**, pour protéger les espaces de vérité collective ; et **psychologique**, pour comprendre les besoins humains profonds auxquels la désinformation répond.

Car le mensonge politique ne prospère jamais sur le néant. Il prospère toujours sur une **vérité niée** — une souffrance réelle à laquelle il offre un faux remède, une injustice réelle à laquelle il offre un faux coupable, une angoisse réelle à laquelle il offre une fausse certitude.

CITATIONS

"La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si les faits eux-mêmes ne sont pas ce sur quoi les opinions sont fondées."

— Hannah Arendt, *Vérité et Politique*

"Le but de la propagande n'est pas de remplir la tête des gens de bonnes idées, mais de les vider de toutes les idées à l'exception des idées du propagandiste."

— Jacques Ellul, *Propagandes*

"Quand le dictateur ment, ce n'est pas pour que tu le croies — c'est pour que tu saches qu'il a le pouvoir de te faire croire n'importe quoi."

— Timothy Snyder, *On Tyranny*

"Là où tout est possible, rien n'est vrai."

— Hannah Arendt, *Les Origines du Totalitarisme*